



HAL
open science

Sur le terrain

Jérôme Lamy, Marion Maisonobe, Arnaud Saint-Martin

► **To cite this version:**

Jérôme Lamy, Marion Maisonobe, Arnaud Saint-Martin. Sur le terrain. Zilsel : science, technique, société, A paraître. hal-04339340

HAL Id: hal-04339340

<https://univ-tlse2.hal.science/hal-04339340v1>

Submitted on 13 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sur le terrain

Jérôme Lamy¹, Marion Maisonobe² et Arnaud Saint-Martin³

Point d’ancrage des recherches, le terrain est multiple : lieu d’investigation, de relevés ou d’enquête, de collecte d’informations, d’immersion, de nouages d’activités, de pratiques assemblées, auquel les chercheurs·euses se confrontent lorsqu’elles et ils veulent comprendre un fait social ou scientifique. Il s’agit d’arpenter les espaces, de se déplacer, de quitter son écran, de sortir de son bureau ou de la bibliothèque pour observer le monde réel, s’y immerger pour un temps plus ou moins long. Et encore, selon les disciplines, la métaphore spatiale ne doit-elle pas être prise trop à la lettre. Les dépôts d’archives – les historien·nes le savent bien – sont, à leur manière, des terrains bien légitimes : c’est dans la matérialité des documents, l’accumulation parfois lancinante des textes que s’ouvre une enquête. En elle-même, comme l’avait montré Arlette Farge, la salle de consultation est un espace participant de la constitution du terrain⁴.

Poussons plus loin encore. On pourrait ainsi dire, après les travaux de Bernard Lahire sur les rêves⁵ et d’Hervé Mazurel sur l’inconscient⁶ que même les plis les plus intimes de l’intériorité socialisée constituent un terrain – au point qu’ici, terrain et objet d’étude se confondent. Pour les sciences humaines et sociales, tous les secteurs de l’existence, toutes les modalités d’organisation des relations humaines, tous les points d’appui de la vie collective peuvent constituer un terrain⁷. Le terrain déborde alors les enquêtes ; il oblige à se laisser porter par les logiques plurielles des actions humaines. Pour les sciences de la nature, le terrain peut nécessiter des aménagements ou des structurations visant à permettre l’observation⁸. Au point parfois que les dualités classiquement interrogées en sociologie ou en anthropologie (comme le doublet nature/culture) surgissent et posent problème⁹.

« Trouver un terrain », « faire son terrain », « partir sur le terrain », « revenir de son terrain » « s’émanciper de son terrain »... Nos façons de parler du terrain disent assez la spécificité de ce qui est finalement un *moment* dans le travail scientifique fondé sur une approche empirique. Il est une expérience qui non seulement apporte son lot de documents, de renseignements, d’enregistrements, d’entretiens, d’observations, de notes, d’archives, mais également alimente des pistes théoriques, corrige des conceptualisations¹⁰. Le terrain oriente et organise l’acte de recherche ; il en est également une étape particulière, celle d’une ouverture à tous les possibles de l’intellection.

Dans ce dossier « Frictions », compte tenu des variations disciplinaires qui viennent d’être évoquées, l’objectif a été d’approcher le terrain sous toutes les formes par lesquelles les scientifiques peuvent le prendre. La définition de ce qu’est un terrain fait partie intégrante des débats en sciences humaines et sociales¹¹. Elle est également très débattue dans les sciences de la nature (botanique, écologie, géographie physique), mais reste malgré tout un enjeu épistémologique d’importance¹². Les *Science and*

¹ CNRS, jerome.lamy@laposte.net.

² CNRS, marion.maisonobe@cnrs.fr

³ CNRS, arnaud.saint-martin@cnrs.fr.

⁴ Arlette Farge, *Le goût de l’archive*, Paris, Seuil, 1989.

⁵ Bernard Lahire, *L’interprétation sociologique des rêves*, Paris, La Découverte, 2018 ; Bernard Lahire, *La part rêvée. L’interprétation sociologique des rêves*, vol. 2, Paris, La Découverte, 2021.

⁶ Hervé Mazurel, *L’inconscience ou l’oubli de l’histoire. Profondeurs, métamorphoses et révolutions de la vie affective*, Paris, La Découverte, 2021.

⁷ Pour une première définition, on se reportera à : Jean-Pierre Olivier de Sardan, « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquêtes*, n° 1, 1995, p. 71-109.

⁸ Sosiuk Ezequiel, Emiliano Martin Valdez, « Pensez les épistémologies depuis le terrain », *Revue d’Anthropologie des Connaissances*, vol. 15, n° 2, 2021, <https://journals.openedition.org/rac/23144>.

⁹ Laurance Raineau, « Regard socio-anthropologique sur la géologie de terrain en sciences de la Terre », *Nature Science Société*, vol. 28, n° 3-4, 2020, p. 260-269.

¹⁰ Emmanuelle Petit, « Du fil de l’eau en fils à retordre. Comment bricoler des techniques de terrain protéiformes en une méthodologie qualitative cohérente en géographie », *L’information géographique*, vol. 74, n° 1, 2010, p. 9-26.

¹¹ Antonius C.G.M. Robben et Jeffery A. Sluka (eds.), *Ethnographic Fieldwork : An Anthropological Reader*, Chichester, John Wiley & Sons, 2012. Et parmi les classiques : Clifford Geertz, *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books, 1973 ; Jean-Pierre Olivier de Sardan, « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », Art. cit.

¹² Par exemple: Kate Baker, Markus P. Eichhorn et Mark Griffiths, « Decolonizing field ecology », *Biotropica*, vol. 51, n° 3, 2019, p. 288-292; Olivier Restif, David T.S. Hayman, Juliet R.C. Pulliam, Raina K. Plowright, Dyl-

Technology Studies (STS) ont imposé, depuis la fin des années 1970, les laboratoires de recherche comme des terrains privilégiés pour l'étude du travail scientifique et, en contrepoint, se sont peu intéressés aux terrains d'enquête scientifique eux-mêmes, avec de notables exceptions comme les travaux de Robert E. Kohler en histoire de la biologie¹³, ceux de Morgan Jouvenet sur la paléoclimatologie¹⁴, d'Alex Soojung-Kim Pang à propos des expéditions astronomiques¹⁵ ou encore de Serge Reubi sur l'anthropologie suisse¹⁶. Si le laboratoire a été plus investi par les STS que le terrain, celui-ci fait en revanche l'objet d'une littérature fournie en anthropologie, stimulée par le tournant critique qui a contribué à légitimer dans cette discipline des terrains plus proches et urbains, mais aussi en sociologie et en géographie, qui l'abordent dans le cadre de manuels, de restitutions, de travaux réflexifs et parfois critiques sur les conditions pratiques d'accès aux terrains, sur l'éthique et le choix des terrains¹⁷. Plusieurs thématiques communes aux différentes sciences se dégagent de ces travaux parmi lesquelles 1) l'accès au terrain, 2), les matérialités qui lui sont associées 3) le fait de le revisiter, 4) sa proximité ou sa distance, 5) sa sur- ou sous-exploitation et 6) les représentations et enjeux de visibilité qui lui sont associés.

La problématique de l'accès aux terrains se manifeste différemment selon les disciplines et les types de terrain. Il peut s'agir d'une interdiction d'entrée dans un territoire ou une institution¹⁸ (en paralysant temporairement les conditions de circulation, la pandémie de Covid a donné à tout le monde une idée très précise de ce dérobement). Sans que l'accès soit rendu interdit, il peut être difficile ou dangereux. Les terrains à risque car traversés par un conflit, les terrains situés dans les marges et dont l'infiltration exige de se trouver aux frontières de la légalité, les terrains hostiles car on y fait figure d'intrus ou d'étranger. Il ne s'agit pas seulement de points de blocage temporaires ou de difficultés qui peuvent se lever, mais bien de dangers à affronter¹⁹. Les stratégies de survie peuvent entrer en tension avec l'éthique de recherche²⁰. Dans tous les cas, les « ajustements » indispensables en situation de violence nourrissent l'enquête et obligent à constamment mesurer le régime d'affects engagé²¹. L'accès se pose aussi parfois sous l'angle de la question logistique. L'enjeu est parfois d'atteindre une zone très éloignée ou non desservie par une ligne de transport régulière. Les possibilités offertes et les dispositions

an B. Georges, Angela D. Luis, Andrew A. Cunningham, Richard A. Bowen, Anthony R. Fooks, Thomas J. O'Shea, James L.N. Wood et Colleen T. Weeb, « Model-guided fieldwork: practical guidelines for multidisciplinary research on wildlife ecological and epidemiological dynamics », *Ecological Letters*, vol. 15, n° 10, 2012, p. 1083-1094.

¹³ Robert E. Kohler, *Landscapes and labscales. Exploring the lab-field border in biology*, Chicago, The University of Chicago Press, 2002.

¹⁴ Morgan Jouvenet, « Des pôles aux laboratoires : les échelles de la coopération internationale en paléoclimatologie (1955-2015) », *Revue française de sociologie*, vol. 57, n° 3, 2016, p. 563-590.

¹⁵ Alex Soojung-Kim Pang, *Empire and the Sun: Victorian Solar Eclipse Expeditions*, Stanford, Stanford University Press, 2002. Plus généralement, sur la science en plein air, voir le n° 11 de la revue *Osiris*, paru en 1996.

¹⁶ Serge Reubi, « Exploring the Disciplinary Significance of Fieldwork Methods: A Case from the History of Swiss Anthropology », in Harbsmeier Michael, Ries Christofer et Nielsen Kristian (eds.), *Scientists and Scholars in the Field: Studies in the History of Fieldwork and Expeditions*, Aarhus, Aarhus, University Press, 2012, pp. 309-328.

¹⁷ Florient Chossière, Pierre Desvaux et Alex Mahoudeau, « La recherche de trop ? Configurations et enjeux de la surétude », *Annales de Géographie*, n° 742, 2021, p. 5-19 ; Camille Schmoll et Marianne Morange, *Les outils qualitatifs en géographie – Méthodes et applications*, Paris, Armand Colin, 2016 ; Isabelle Lefort, « Le terrain : l'Arlésienne des géographes ? », *Annales de géographie*, vol. 687-688, n° 5-6, 2012, p. 468-486, Yann Calberac « Le terrain des géographes est-il un terrain géographique ? », *Carnets de géographes*, n° 2, 2011, <https://journals.openedition.org/cdg/2783> ; Béatrice Collignon, « L'éthique et le terrain », *L'Information géographique*, 74, n° 1, 2010, p. 63-83.

¹⁸ Muriel Darmon, « Le psychiatre, la sociologie et la boulangère : analyse d'un refus de terrain », *Genèses*, n° 58, 2005, p. 98-112.

¹⁹ Abderrahmane Moussaoui, « Du danger et du terrain en Algérie », *Ethnologie française*, vol. 31, n° 1, 2001, p. 51-59.

²⁰ J. Christopher Kovats-Bernat, « Negotiating Dangerous Fields: Pragmatic Strategies for Fieldwork amid Violence and Terror », *American Anthropologist*, vol. 104, n° 1, 2002, p. 208-222; Thomas Hüsken, « Research in Dangerous Fields: Ethics, morals, and practices in the study of smuggling », in Max Gallien et Florian Weigand (eds.), *The Routledge Handbook of Smuggling*, New York, Routledge, 2022, p. 77-91.

²¹ Sylvain Batianga-Kinzi, « L'ethnographie au risque de l'agression : expérience de terrain à risque », *Anthropologie & développement*, n° 40-41, 2014, p. 87-97.

prises pour contourner ces difficultés matérielles participent pleinement de la constitution du terrain. La question se pose, par exemple, pour l'ethnographie de la haute mer qui n'exclut pas une partie d'enquête à distance²². Cependant la globalisation des échanges a couvert le monde de lignes de transport ou de moyen de communication, rendant les éloignements plus relatifs.

Les terrains ne sont pas seulement des lieux, des relations sociales entretenues, des points d'observation ou des flux d'échanges à scruter. Ce sont aussi des réservoirs de matérialités profuses. Il est possible de faire l'inventaire des objets croisés, de mesurer leur mobilisation dans le cours ordinaire de l'enquête ou même de faire des objets le centre de l'ethnographie²³. C'est ainsi que les terrains des linguistiques sont encombrés de matérialités indispensables à la saisie des données²⁴. Plus prosaïquement, le terrain est, pour les sciences sociales, associé au carnet, dispositif souple, flexible et mobile d'inscription qui ordonne (avant même l'analyse), les choses vues et entendues²⁵.

Les terrains ne sont pas toujours des lieux d'un seul passage, des épiphanies ethnographiques sans lendemain ou des hapax saisis dans leur univocité. Dans de nombreuses sciences, la « revisite » des terrains est une démarche classique²⁶ – et fait partie du travail. Revenir sur le terrain, constater les permanences, documenter les écarts : tels sont les enjeux d'un retour à ce qui a déjà été enquêté. La revisite est d'abord un exercice réflexif qui invite à chercher les variations, dans les approches, les modulations dans les questionnements²⁷. Il s'agit, en somme, d'épaissir encore la connaissance par la multiplication des visites. La revisite pose de redoutables problèmes méthodologiques : elle oblige, par exemple, lors du retour sur des terrains explorés précédemment par d'autres ethnographies à consulter leurs archives pour restituer simultanément la position du terrain dans l'ordre épistémique et la position académique des travaux déjà menés²⁸.

La distance au terrain fixe le seuil du familier et de l'inconnu. Parce que les terrains sont parfois difficiles à discerner au sein de l'espace social dans lequel certain-es chercheurs-euses évoluent, il arrive qu'ils se confondent avec la vie personnelle, l'engagement politique et militant²⁹, ou encore l'activité professionnelle. Cette superposition voire cet entremêlement peuvent parfois favoriser l'appréhension des situations³⁰ – même si le danger reste d'une naturalisation des faits, des gestes et des rapports sociaux observés. Le plus souvent, comme l'a montré Flora Bajard, il est possible de faire jouer la familiarité pour densifier les rapports avec les enquêtés et donc enrichir le matériau ethnographique. A *contrario*, la distance sociale entre les chercheurs-euses et les personnes ou populations étudiées peut conduire à développer des stratégies de rapprochement ou de réduction des écarts *a priori*³¹. La dis-

²² Juliette Kon Kam King et Nadège Legroux, « En quête de la haute mer. Regards croisés sur les possibilités et modalités du travail de terrain à distance », *Socio-Anthropologie*, n° 45, 2022, p. 61-74.

²³ Thierry Bonnot, *La vie des objets*. Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2002.

²⁴ Lorenza Mondado, « Technologies et interactions dans la fabrication du terrain du linguiste », *Cahiers de l'ILSL*, n° 10, 1998, p. 39-68.

²⁵ Sophie Hébert-Loizelet et Élise Ouvrard, « Le carnet, une matérialité foisonnante et insaisissable ? » in Sophie Hébert-Loizelet et Élise Ouvrard (dir.), *Les carnets aujourd'hui. Outils d'apprentissage et objets de recherche*, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2019 ; Geoffrey Walford, « The practice of writing ethnographic fieldnotes », *Ethnography and Education*, vol. 4, n° 2, 2009, p. 117-130.

²⁶ Michael Burawoy, « Revists: An Outline of a Theory of Reflexive Ethnography », *American Sociological Review*, vol. 68, n° 5, 2003, p. 645-679.

²⁷ Antony J. Puddephatt, William Shaffir et Steven W. Kleinknecht (eds.), *Ethnographies revisited: Constructing Theory in the field*, Londres, Routledge, 2009.

²⁸ Gilles Laferté, « Des archives d'enquêtes ethnographiques pour quoi faire ? Les conditions d'une revisite », *Genèses*, n° 63, 2006, p. 25-45 ; Gilles Laferté, Paul Pasquali et Nicolas Renahy (dir.), *Le laboratoire des sciences sociales. Histoire d'enquêtes et revisites*, Paris, Raisons d'Agir, 2018 ; Pascal Vallet, « Du métier de sociologue, les archives de *L'œil à la page* », *ethnographiques.org*, n° 32, 2015, <https://www.ethnographiques.org/2016/Vallet-Dubief>.

²⁹ Christophe Broqua, « L'ethnographie comme engagement : enquêter en terrain militant », *Genèses*, n° 75, 2009, p. 109-124.

³⁰ Alain Marchive, « Familiarité et connaissance du terrain en ethnographie de l'école. L'ancien instituteur est-il meilleur ethnographe ? », *Les Sciences de l'éducation – Pour l'ère nouvelle*, vol. 38, 2005, p. 75-92.

³¹ François Bonnet, « La distance sociale dans le travail de terrain : compétence stratégique et compétence culturelle dans l'interaction d'enquête », *Genèses*, n° 73, 2008, p. 57-74 ; Madeleine Griselin, « La présence sur le terrain est-elle toujours nécessaire en géoscience ? Exemple des programmes d'hydro-glaciologie au Spitsberg (79°N) », *L'Information géographique*, vol. 74, n° 1, 2010, p. 27-39 ; Corinne Le Quéré, Stuart Capstick, Adam Corner, David Cutting, Martin Johnson, Asher Minns, Heike Schroeder, Kate Walker-Springett, Lorraine

tance est parfois politique ou médiatique : le cas des terrains refroidis, sans intérêts publics particuliers obligent les enquêteurs-rices à prendre en compte cette indifférence générale pour construire leurs enquêtes³². L'éloignement au terrain peut aussi être géographique, posant alors, comme nous l'avons évoqué plus haut, des défis logistiques et financiers. La question de l'éloignement géographique du terrain rejoint celle, très actuelle, des déplacements et de l'impact carbone des activités de recherche. La surexploitation ou le « surpâturage » (*over-researched places*) constitue un phénomène très fréquent. Certains terrains sont usés à force d'avoir été quadrillés au point qu'ils ne semblent plus révéler la moindre originalité. Cette « sur-étude » pose une série de problèmes très spécifiques. D'abord, le surinvestissement d'un même terrain interroge le positionnement éthique des chercheurs-euses qui en viennent, par exemple, à solliciter toujours les mêmes populations, dans les mêmes lieux – là un camp de migrants, ailleurs un village inuit – ce qui crée parfois des effets inattendus comme la spécialisation des habitant-es dans la réponse aux chercheurs-euses³³. Sans compter que cette captation du savoir local ne se traduit pas toujours par un partage ou une restitution – et l'on parlera alors d'« extractivisme académique ». Ensuite, d'un point de vue environnemental, l'occupation répétée des espaces est problématique : c'est le cas, par exemple, pour les géosciences, avec une forte empreinte humaine dans des espaces préservés ou le dérangement de populations animales. Latéralement, les terrains surinvestis posent la question des effets de mode dans la recherche (aujourd'hui, par exemple, les sciences cognitives aimantent de nombreux domaines de recherche parfois très éloignés), parfois simplement produits par la disponibilité soudaine de nouvelles données ou archives. L'exemple classique pour les STS est celui des études de laboratoires qui, de la fin des années 1970 jusqu'au début des années 2000³⁴, a constitué un terrain paradigmatique au point de constituer un véritable passage obligé. La focalisation d'équipes nombreuses sur un même objet a certes produit des plus-values interprétatives, mais elle a également laissé croire que le laboratoire constituait le terrain par excellence pour l'étude des sciences. Bien sûr, ces interrogations sur les polarisations massives rejoignent le thème classique du canon disciplinaire – et du processus de canonisation des méthodes, des modes d'enquête, mais également des « tournants » et changements de canon. Cette question des effets de mode est, évidemment, rattachée aux problématiques des financements de la recherche. La représentation associée aux terrains joue un rôle important dans le positionnement scientifique et la construction des objets de recherche. En choisissant son terrain, la chercheuse ou le chercheur fait un choix susceptible d'influencer son positionnement dans la discipline, de le spécialiser dans une aire spécifique, un type d'approche ou une école de pensée. La structure interne à certaines disciplines présente des héritages de l'époque coloniale qui sont encore très marqués. On peut notamment penser au cas de la médecine tropicale³⁵. Les études dites aréales en sciences humaines et sociales ou l'appellation de « *Global South* » ont des effets structurants sur les carrières et la circulation des savoirs dans la mesure où ces catégorisations contribuent à créer des barrières entre travaux académiques thématiquement proches pour la simple raison que leurs terrains diffèrent. Étudier le marché immobilier dans la ville du Cap en Afrique du Sud ferait de vous un spécialiste « des Suds » et de la géogra-

Whitmarsh et Ruth Wood, « Towards a culture of low carbon research », *Tyndall Centre for Climate Change Research Working Paper*, n° 161, 2015, 35 p.

³² Michèle Baussant, « Entre quête et enquête : la distance dans le terrain ethnographique », *Ateliers d'anthropologie*, n° 33, 2009, <https://journals.openedition.org/ateliers/8205>.

³³ Marine Duc, « À la recherche de la surétude dans les grandes bases de données bibliométriques. Propositions exploratoires à partir d'un cas d'étude sur l'Arctique », *Annales de Géographie*, vol. 6, n° 742, 2021, p. 71-98. Michelle Murphy décrit cette « *exubérance expérimentale* » dans le cas du Bangladesh, avec la multiplication des expériences de terrain concentrées sur un ensemble de villages sur-sollicités, dans *The Economization of Life*, Durham, Duke University Press, 2017.

³⁴ Pour ne citer que les études les plus emblématiques : Bruno Latour et Steve Woolgar, *Laboratory Life : The social construction of scientific facts*, Beverly Hills, Sage, 1979; Karin Knorr Cetina, *The manufacture of knowledge: An essay on the constructivist and contextual nature of science*, Oxford, Pergamon, 1981; Michael Lynch, *Art and artifact in laboratory science: A study of shop work and shop talk in a research laboratory*, Londres, Routledge, 1985; Max Charlesworth, Lyndsay Farrall, Terry Stokes et David Turnbull, *Life Among the Scientists: An Anthropological Study of an Australian Scientific Community*, Oxford, Oxford University Press, 1989. Le motif du laboratoire reste encore prégnant dans les années 2000, comme en témoigne par exemple l'article de Raf de Bont, « Between the Laboratory and the Deep Blue Sea : Space Issues in the Marine Stations of Naples and Wimereux », *Social Studies of Science*, vol. 39, n° 2, 2009, p. 199-227.

³⁵ Myriam Mertens et Guillaume Lachenal, « The History of "Belgian" Tropical Medicine from a Cross-Border Perspective ». *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 90, fasc. 4, 2012, p. 1249-1271.

phie du développement, alors qu'étudier le même objet en métropole parisienne reviendrait à vous transformer en spécialiste de sociologie économique ou géographie urbaine. Le choix de faire référence à son terrain et l'échelle choisie n'est également pas neutre. Des travaux de scientométrie spatiale ont ainsi démontré que les articles de recherche dont le titre comporte un nom de pays sont tendanciellement moins cités. Or les chercheurs-euses des pays non hégémoniques sont justement plus enclins à publier des articles dont le titre renvoie à un pays particulier (généralement le leur), quand leurs homologues dans les pays hégémoniques ont tendance à produire moins de monographies et davantage d'études comparatives, multisituées ou portant sur de grands espaces, à vocation universalisante³⁶.

Ces six grandes lignes de réflexions structurent le présent dossier. Les différentes approches proposées disent assez le pluralisme réflexif auquel invite le terrain. Parce qu'il est à la fois évident (c'est le lieu ordinaire de la recherche) et complexe (il faut le construire, le maintenir, lui trouver une cohérence, le revisiter...), le terrain condense des attentes impérieuses en même temps qu'il est le lieu de la félicité épistémique. C'est cette tension heuristique qui parcourt les différents textes qui suivent.

³⁶ Andrés F. Castro Torres et Diego Alburez-Gutierrez, « North and South: Naming practices and the hidden dimension of global disparities in knowledge production », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, vol. 119, n° 10, 2022, e2119373119; Philippe Mongeon, Adèle Paul-Hus, Antoine Archambault, Sarah Cameron-Pesant, Sainte-Marie et Vincent Larivière, « On the citation gap of articles naming countries. », *Proceedings of the 16th International Conference on Scientometrics and Informetrics*, Wuhan, 16-20 october 2017, p. 976-981.